BnF Gallica

Aegri somnia

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Elskamp, Max (1862-1931). Aegri somnia. 1924.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LIBRARY OF CONGRESS

MAX ELSKAMP

AEGRI SOMNIA

8278

J.-E. BUSCHMANN
ANVERS
1924



AEGRI SOMNIA

4° Ye
567

DON
325664

Il a été tiré de cet ouvrage :

50 ex. sur papier de Hollande et

200 ex. sur Featherweight

tous numérotés.

Exemplaire N° 62

MAX ELSKAMP

AEGRI SOMNIA



J.-E. BUSCHMANN
ANVERS
1924

C.

PRÉFACE

Ce sont des fruits ici
Cueillis aux nuits d'hiver,
Quand on n'a pas dormi
Mais rêvé yeux ouverts;

Ce sont des fruits mûris
Aux rayons de la lune,
Et dont la chair est brune
Comme miel qui s'aigrit.

Ce sont choses ici,
Et dites telles quelles,
Comme oiseau en ses ailes
Ou ange en paradis,

Palais, jardins persans,
Gazelles et houris,
Lauriers, geais et paons blancs
Ou matins qui sourient,

Et des nefs sur les eaux,
Et palmiers au désert,
Et des vases, des pots,
Peints en bleu ou en vert.

Puis c'est ton cœur aussi
Parfois qui s'est ouvert,
Et dans la chair qui rit
A trouvé des jours clairs,

Et ton âme si loin
Souvent qui s'est enfuie,
Que tu cherchais en vain
A la réincarner

Et puis aussi des îles
Où tu n'es pas allé,
Mais, qu'au songe docile
Pourtant tu as touchées.



EN LA VIE

I

LIMINAIRE

C'est ton livre qui s'ouvre ici
Dans un jour mauve, jaune et gris,

Ainsi qu'une maison de thé
Où dès matin, l'on s'en va boire,

Souchong, Hyson, Péko, Hangkai,
Qui sont thés verts et sont thés noirs;

C'est ton livre qui s'ouvre ici
Aux Chines fermées de ta vie,

En les jours que tu as vécus
Comme on les a, comme on l'a pu,

Aux heures ainsi qu'elles viennent
D'heur, de clarté, d'ombre ou de peines.

Or ce sont ici paradis
Ou bien encore enfers et flammes,

Et puis plus simplement aussi
Joies ou douleurs d'hommes et femmes,

Et celles qui furent en toi
D'hiver ou d'été tant de fois,

Et s'avérèrent tout d'émois
Ou bien noires, te dirent croix.

Mais la chair aussi t'a parlé
Et ton cœur alors l'a vécue,

En l'amour, tel soleil monté,
Qui luisait dans ton âme nue,

Et tu as su bouches et lèvres,
En leur émoi doux, dans tes fièvres,

Et puis connu la peine après
Dans les chagrins, dans les regrets.

Or plus haut lors tu es monté
Cherchant foi, en prenant des ailes,

Et d'âme et cœur t'en es allé
Aux éthers ultimes du ciel,

Trouver dans le songe clarté
Luie en sa candeur éternelle,

Et ton livre s'ouvrant ici
C'est choses qu'on sait dans les rêves.

De douleur ou bien de merci
Et dans le sommeil qui s'achèvent.

II

MATIN

Il fait matin dans la lumière,
Un agneau paît ainsi qu'en toi,
Et voici ta chanson première
Où c'est ton cœur et qui prend foi;

Et c'est la chanson de ton âme
Dans le silence de ta chair
De cieux plus hauts qui se réclame
Que ceux qu'elle a touchés naguères.

Or jour alors et qui s'avère
Tout de clarté dans ton émoi,
Il fait matin ainsi qu'en toi
Et voici ta chanson première,

Et c'est celle ici de ton âme,
Ainsi qu'elle est par les temps clairs,
Lorsque plus haut chantent les femmes
Et qu'on voit plus loin sur la mer,

Et celle alors d'un peu de foi,
Qu'au fond du cœur tu as gardée,
Pour un jour qui viendrait de joie
Après ceux où tu as pleuré.

III

LE SEUIL

Il faut prier disait ton âme,
Il faut aimer disait ta chair,

S'il est des dieux, il est des femmes,
Répondait ta raison amère,

Et ton cœur lui, qui était sage
Souriait, sachant que d'amour,

Il n'est pour l'homme de veuvage
Dans la vie, de nuit ou de jour.

Nous savons pleurs, disaient tes yeux,
Je veux baisers, disait ta bouche,

Et ton cœur savait sous les cieux,
Qu'il est bonheur et bien qu'on touche,

En celles douces qu'on élit,
En foi sûre en leur printemps vert,

Qui nous ouvrent les paradis
Dès la vie, et dans la lumière,

En la paix ainsi consentie
De l'heure ou de l'instant qui vient

Pour que l'on y boive la vie
A coupe pleine, comme un vin.

Raison alors et qui s'est tue,
Yeux de la beauté qu'ils ont vue,

Et chair, lors aussi apaisés,
Et cœur lui dans sa vérité,

C'est ton âme ici désormais
Les ayant suivis qui s'incline,

Et s'endort d'extases divines,
En attendant l'éternité.

L'AMIE

IV

C'est celle qui viendrait
Que tu as attendue,
C'est celle qui serait
Sœur à ton âme nue,

Comme toi qui croirait
Au ciel ou à la vie,
Et puis, si tu pleurais,
Aurait chagrin aussi.

C'est celle sans secret,
Blanche comme une hostie,
Que tu communierais
D'une grande amour luie,

En la foi qui prend ailes
Quand on s'est tout donné,
Et que douceur en elle
C'est le bonheur qui naît,

Et lors les doutes tus
Ou dans l'ombre rentrés,
Et dans la vie vécue
De lumière et clarté,

C'est celle qui viendrait
Et que tu as rêvée,
Telle et pour trouver paix,
Aux jours que tu aurais.

Or celle qui viendrait
Que tu as attendue,
Celle de ton souhait
Qui n'y a répondu,

C'est celle d'amour vrai
Que tu avais élue,
Et malgré jours allés,
Las! qui n'est pas venue.

V

UN CŒUR

Un cœur de femme
Chante,
Et c'est ton âme
Lente

A la comprendre
Voix,
Qui te dit tendre
Foi;

Car tu n'es pas
Dieu,
Et il n'y a
Cieux

Bleus dans ta vie
Luis,
Mais dits de pluie
Gris ;

Et tu n'es, en
Somme,
De chair et sang,
Qu'homme,

Et qui le sais
Trop
Que ton cœur est
Clos.

Un cœur de femme
Dit
Que dans son âme
Luit

Pour toi amour
Cher,
Ainsi qu'un jour
Clair ;

Et c'est ton cœur
Nu,
Qui s'est, sans leurre,
Tu,

Car il l'avait
Su,
Ce qu'elle était
Chair.

VI

LA JOIE

Joie que l'on prend parfois en soi,
Dans l'instant en une heure amie,
Et sans que l'on sache pourquoi
Elle est venue, et vous sourit,

Si douce elle est, qu'on croit qu'on aime,
Et si claire que l'on voit Dieu,
Et que l'on se mire en soi-même,
Pour mieux savoir qu'on est heureux.

Paix qu'on en prend, rare en sa somme,
Qui lors chante en l'âme éperdue,
Et qui vous conduit loin des hommes
Au monde, tel un enfant nu,

Comme si l'on n'avait vécu,
Ou qu'on était l'agneau sans tache,
Qui paît son pré, sans vouloir plus,
Que l'herbe tendre, verte et drue.

Si loin alors tout le savoir,
Tout ce qui leurre et qui attache,
Et que les yeux sont las de voir
Et qu'en son cœur on tait ou cache;

Ame de tout qui se délie,
Et monte si haut, prenant ailes,
Qu'on ne sait plus si c'est au ciel
Ou bien au monde qu'on a vie,

Soleil alors en toutes choses,
Même en ce que l'on a haï,
Tout qui s'endort et qui repose
Dans une paix douce infinie,

Il fait si clair qu'on croit qu'on aime
On est si haut, qu'on le bénit,
Le monde en bas, où c'est quand même
Qu'on les eût les jours de sa vie.

VII

LES ANGES

Les anges ont des ailes
Pour monter dans le ciel,

Et nous n'avons qu'une âme
Faite pour l'espérer,

Lorsque désir enflamme
Nos cœurs d'éternité;

Et de nous, il en est
Comme il fut de Moïse,

Qui n'a que de loin, vraies,
Su les terres promises.

Les anges ont des ailes
Et Dieu qui les regarde,

Sait que c'est foi que cèlent
Leurs hautes envolées,

Pour toucher la lumière
Aux éthers bleus qui ardent,

Où dans des cercles d'or
Comme bague à des mains,

Est l'agneau blanc qui dort
Sur le livre divin.

Or c'est nous lors en-bas,
Sans en savoir la cause,

Et perdus dans les choses
Du monde et tous en tas,

Qui rêvons vie plus haut,
Pour y trouver la grâce,

Et la voudrions tôt,
Avant que la mort passe.

Puis dans les jours qui vont,
Et dans les jours qui viennent,

C'est nous, et sans raisons,
En qui peine est ancienne,

Qui attendons que joies
Apaisent nos rancœurs,

Pour le porter en soi
Sans s'en lasser son cœur,

Dans la paix douce ou foi
Que nous serait le ciel;

Les anges qui ont ailes
Y montent, eux, tout droit.

VIII

VOIX

Nos cœurs chantent, écoutez-les,
Elles sont roses leurs musiques,
Elles sont douces, comme un lait,
Et dans leur émoi harmoniques,

On dirait régistre tiré,
Aux orgues, des voix angéliques,
Ou bien, comme en les jours d'été,
Des roseaux, au vent, la supplique.

Ecoutez-les nos cœurs chanter,
Ce qu'ils disent n'est lettre morte,
Car c'est leur sang qui bat la porte
Du doux désir en eux monté,

Et dans un verbe qui s'affole
N'ayant que sons pour s'exprimer,
Ce sont des chansons sans paroles
Qui disent en eux l'amour vrai.

Ecoutez-les, car c'est la foi,
En sa candeur ainsi qui cause,
Ecoutez-les car c'est la joie
Que met l'aube en le ciel rose,

Matin des cœurs, qui est jeunesse,
Et ainsi qu'arbres, vert d'espoir,
Et qui s'en va vers la tendresse
Comme aux étangs oiseaux vont boire.

Ecoutez-les, alors qu'ils chantent,
Car comme le temps peut changer,
Choses de la vie les démentent
Parfois, et lors leur chant se tait,

Et yeux, les remplaçant les bouches,
Voix qui se fondent dans des pleurs,
C'est de soir, soleil qui se couche,
Et de nuit venue la douleur.

IX

LES JUMELLES

Il y a la Foi qui est blanche,
Ainsi qu'un enfant dans ses langes,

Il y a la Joie qui est bleue,
Comme d'été l'azur des cieux,

Et dans le désir qu'on a d'elles
On ne sait celle que l'on veut,

Car c'est l'une qui donne l'autre,
Pour des fins qui sont éternelles,

Et l'une du ciel est l'apôtre,
Et l'autre nous donne des ailes.

Musique en elles d'harmonie,
C'est comme d'un chœur à deux voix,

Qui se résolvent et se marient,
L'une plus haut, l'autre plus bas,

Mais dans un même chant qui monte
Soit dans le cœur ou soit dans l'âme,

Comme il en est d'amour au monde,
Qui est de rêve ou bien de flammes.

Or vie, que chacun cherche heureuse,
Aux jours que l'on a sous les cieux,

En heures luies ou amoureuses,
Elle est, en elles, toutes deux,

Et que ce soit désir du ciel,
Qu'on appète suivant son vœu,

Ou dans l'amour, où cœur prend ailes,
Sa chair apaiser que l'on veut,

Foi tue le doute et fait clarté,
En la compréhension de Dieu,

Et Joie donne le bonheur vrai,
Et dit l'amour clair comme cieux.

X

LE SOIR

Ton cœur s'est tu dans le couchant
En ton jardin où sont les roses,

Et comme doux passait le vent
Sur le monde mauve et les choses,

C'était l'automne au ciel, en toi,
En son temps qui était venu

T'apporter, morne en son émoi,
Le songe gris et mal élu.

Or nuit déjà et s'avérant
Dans la lumière défaillie,

Qui s'attardait, comme en mourant,
Au faîte des murs en saillie,

Les arbres roux montaient dans l'air
Leurs feuillages déjà ternis,

Les iris bleus sur l'étang vert
S'inclinaient las et défleuris,

Et l'on eût dit que pleuraient d'or,
Les branches dans l'air suspendues.

En l'ombre qu'éclairait encor,
Le reflet du jour descendu.

Mais toi alors, et qui aimais
Encore et si tard dans ta vie,

C'est de jadis tes printemps frais,
Et d'autrefois qui t'ont souri,

Et bleue, en l'ombre, Elle est venue,
Changée, et comme toi vieillie,

Celle que tu avais élue,
Croyant que c'était pour la vie,

Et qui s'est en allée dormir
Un jour, sans toi, d'éternité;

Or toi alors va-t'en mourir
Au sommeil d'une fin d'été.

CHOSES

I

VASES

Ce sont des vases bleus,
Ce sont des vases blancs,
Qui incarnent les cieux
Ou chantent le Néant,

Les uns, blancs comme épautre,
Dits de virginité,
Et comme azur, les autres,
Qu'ont les jours clairs d'été.

Ce sont des vases bleus,
Ce sont des vases blancs,
Qui luisent comme yeux
Ou lune au firmament,

Et que des roses peintes
Sur leurs cols allongés,
Comme robes de saintes
Ornent de fleurs dorées,

Et comme lait qu'on trait
D'automne après la pluie,
Suivant le vent qu'il fait
Dont la couleur varie.

Harmonie de leur galbe
Qui chante leur beauté,
Dite de candeur albe
Ou d'ondes azurées,

Anses, comme des cous
De cygnes, repliées
A leur col qui se nouent
En leur grâce courbée,

C'est leur chair et d'émail
Et blanche comme lait,
Claire comme un vitrail,
Sous les soleils d'été.

Or amours lors des choses,
Vraies plus qu'amours humaines,
C'est la Clarté sereine
Montée dans l'heure rose,

Qui vient et va vers eux,
Ainsi que fait la femme,
Dans l'émoi qui la pâme
Quand elle aime le mieux,

En leur émail mirer
Sa foi, comme en des yeux,
Et son baiser doré
Leur donner radieux.

II

BOUDDHA

Toi, si tu crois,
Voici Bouddha,

Il est dit d'or,
Porte sa foi,

Et puis encor
Au front l'Ouma,

Et qui est l'œil
De sa sagesse,

Tant dans le deuil,
Qu'en l'allégresse;

Toi, si tu crois,
Vois-les ses mains,

Qui disent voie
En deux chemins,

L'une, du doigt,
Montrant le ciel,

Et l'autre, en-bas,
Nuit éternelle.

Un lotus d'or
Est sous ses pieds

Qui dit la mort
Momentanée,

Et puis fleuri
Aussi réveil,

Comme après nuit
Vient le soleil,

Et lors après
Des millénaires,

Le but et clair
Enfin touché.

Or, au salon
Rouge, qu'il orne,

Dans un jour long
D'hiver et morne,

Bouddha sourit
Ainsi qu'au monde,

Aux cheveux gris,
A la chair ronde,

De son hôtesse
En le moment;

Car il n'est laisse
Pour lui du temps,

Et qui n'est vrai
Que pour mémoire,

Lorsqu'on sait voir
Le Néant fait

D'éternité.

III

SOIERIES

Un paon dans un jardin persan,
Un paon roue, et des femmes rient,

De le voir comme un soleil blanc
Dans l'herbe faire clarté luie,

Les unes sises sur un banc
En leurs voiles couleur de pluie,

Et les autres, cheveux au vent,
En robes disant le safran.

Une rivière est là dont l'eau
Semble, on dirait, ainsi que rose,

Un pont la passe, un peu falot
Sur des pilotis, qui repose,

Et le ciel rit ainsi qu'un faune
On ne sait pas de quoi, de qui,

Avec de grandes taches jaunes
Comme des pelures de fruit.

Or plus loin sur une terrasse,
Des Seigneurs verts prennent du thé

De dos, de profil et de face,
Et boivent avec gravité,

Tandis qu'avec des chasse-mouches,
A cause du mois de l'année,

Des servants tuent araignes louches,
Venues sur les bols se poser.

Mais douceur alors des soieries
Qu'épousent les doigts les touchant,

Ainsi qu'une chair, et sorties
Des chairs ateliers d'Ispahan,

Ce sont musiques pour les yeux,
Et velours aussi pour les doigts,

Et Perse dite sous les cieux,
Par un blanc qui avère foi.

IV

DELFT BLEU

C'est un plat de Delft
De peur d'aventure,
C'est un plat de Delft
Accroché au mur,

Et qui chante en bleu
Pour dire la pluie,
Et qui chante en blanc
Pour dire le vent,

Dans un paysage
D'eaux et de rivières,
Où vont en voyage
Des nefs vers la mer,

Il y a un pont
Sur ses pilotis,
Et, dits comme ils sont,
Des roseaux aussi,

Tandis qu'un chasseur
Assis dans sa tonne,
Attend, venue l'heure
Du canard d'automne;

Et moulins tournant,
Et suivant leur vie,
Pour faire du pain
Qu'on achète ou vend,

Il y a la pluie,
Il y a le vent,
Et qui se marient
Dits en bleu et blanc.

V

L'ECRAN

Ainsi que font les femmes
Les couleurs elles causent,
Et le rouge, et le rose
Parlent de feu et flammes,

Dans les cœurs en amour,
Ou bien peints sur des vases,
Et dans les ciels d'extase
Quand de soir meurt le jour.

Musiques qu'elles savent
Pour les chanter en elles,
Aux harmonies suaves
De leurs voix qui se mêlent,

C'est le bleu qui dit ciel
Dans l'air des paysages,
Et le jaune, le miel,
Ou clarté sans nuages,

Et le mauve les fins
Que dans la vie on touche,
Et carmin, aux matins,
Les lèvres qu'ont les bouches.

Or sur un écran bleu
Persan, et qui repose
Chez toi, devant le feu
Qui l'éclaire morose,

Est un soleil doré,
Et des perroquets verts,
Avec de grands yeux clairs
Dans du cristal taillés,

Et des pivoines rouges
Sur un fond brun d'automne,
Mêlés à des carouges,
Enlaçant une tonne

De laque, où un hibou
Semble attendre pour boire,
Yeux fermés au jour doux
Que tombe enfin le soir,

Et c'est le vert qui rit,
Et c'est le bleu qui pleure,
Et le jaune qui luit
Suivant l'instant ou l'heure.

VI

FAMILLE ROSE

Il fait matin rose et carmin
Dans une Chine de jardins,

Des femmes, de profil et face,
Prennent du thé sur des terrasses;

Il est midi, il est une heure,
Une pivoine a fait ses fleurs,

Et sous un dais par des rosaces
Du jour, du vent et du temps passe.

Mais délice ! au bord de la mer
Deux sœurs elles, en robes claires,

Avec leurs vives mains alertes
Sans fin, du bout de leurs raquettes,

Lancent, comme éternellement,
Dans l'air peint en bleu leur volant,

Tandis que non loin des rainettes
Yeux luisants, font musique verte.

Or chaque chose ayant son temps,
Volant chu et soleil couchant,

Puis le monde devenu rose
Disant paix pour qu'on se repose,

Lors une est là et qui sourit
Comme tu faisais à la vie,

Et l'autre à rêver se détend,
Comme aussi il t'a plu souvent.

VII

PANTOUM

Dans le jardin clair
Au bord de la mer,

Buvons-le le thé
Jaune de Hang-Kai,

Il sent la verveine
Et la lune est pleine,

Dans le jardin vert
Au bord de la mer.

Buvons-le le thé
Jaune de Hang-Kai,

Sous la lune pure
Cherchant aventure,

Les princesses bleues
Peignent leurs cheveux,

Les princesses bleues,
Mettent leurs ceintures.

Il sent la verveine
Et la lune est pleine,

Opium en pot,
Rêve à matelots,

Les princesses nues
A présent saluent,

Et disent adieu
En fermant les yeux.

Dans le jardin clair
Au bord de la mer,

Buvons-le le thé
Jaune de Hang-Kai,

Il sent la verveine
Et la lune est pleine,

Dans le jardin vert
Au bord de la mer.

VIII

MUSIQUES

Il est musique de roseaux
Quand de soir, le vent les incline,

Qui chantent lors ainsi qu'oiseaux,
Dans l'air comme des sonatines,

Et qu'écoutent en robes vertes
Avec leurs yeux ouverts en rond,

Couchées aux berges, les rainettes,
Dans l'ombre mauve où tout se fond.

Nuit lors qui naît couvrant le monde,
De son manteau noir étendu,

Lune elle après, et pleine, et ronde,
Qui met dans l'air de l'or à nu,

C'est sommeil qui les tait les hommes.
Mais les choses qui prennent vie,

Dans des heures et qui embaument
Paix faite toute d'harmonie.

Or choses lors qui trouvent verbes
Pour dire leurs émois profonds,

Amour silent des fleurs, des herbes,
Qui parle en le parfum qu'il rend,

Lys, et de blancheurs qui dissertent,
Iris mauves qui se détendent,

Rosiers dans leurs ardeurs secrètes
Rêvant, eux, aux fleurs qu'ils attendent,

Voix des choses qui est tacite,
Comme de la musique écrite,

Mais chante pourtant de son mieux
Et que l'on écoute des yeux,

C'est dans la nuit, musique verte,
Qu'on entend ainsi qui concerte.

IX

LE CERCUEIL

C'est un cercueil,
Est-ce pour toi ?

Ton cœur en deuil
N'y aurait froid,

Plus, qu'en les jours
Que tu as sus;

Tu y serais
Chez toi toujours,

Et chair nu
Comme en amour,

Et puis après
De tant de choses,

L'oubli viendrait
Aux printemps roses,

Comme aux étés
Dits de soleil,

Ans que tu aies
A les compter,

Car tu serais
Dans le sommeil.

C'est un cercueil
On va pleurer

Et prendre deuil
Et puis prier

Et cependant
La mort est douce,

Car dans le temps
Elle est l'épouse

Qui, elle, n'a
Jamais trompé,
Gardant sa foi
D'éternité,

Et qui ne connaît
Le veuvage

Mais c'est assez
Tourne la page.

NAVIGATIONS

I

DÉPART

C'est la mer d'été,
Elle est toute bleue,
Fais-les tes adieux,
Musiques jouées,

Aux choses d'ici
Dont tu t'es lassé,
Loin des paradis,
Trop dans tes péchés.

Heure du départ,
Heure de vaillance,
Heure qui répare
Toute défaillance,

Tacite et sans cris,
Amarres larguées,
Ton âme est partie
Ainsi qu'envolée,

Et lors oublieux
De tes jours passés,
Ton cœur dans l'adieu
Comme soulagé,

Sur la mer allée
Claire sous les cieux,
Tu l'as vu monter
Soleil jusqu'à Dieu.

Or finie ta peine
Ou du moins pansée,
Vent qui s'est levé
Chantant à voix pleine,

C'est la mer d'été,
La mer une et toute,
Ainsi qu'une route
Vers l'éternité.

C'est la mer d'été,
Elle est toute bleue,
Avec au milieu
Un trois-mâts-carré.

II

LES ILES

Des îles rêvent violettes
Là-bas, au bout du monde bleu,
Où s'en vont penchées les goélettes
A voiles blanches sous les cieux,

Vers les ports perdus qui s'avèrent
Dans des senteurs de chair pâmée,
En les coraux sous la lumière
Et vertes loin, des palmeraies.

Cases montant leurs toits de paille
Sous la pluie dorée du soleil,
Tripang, copra, nacres, écaille,
Choses de trafic et vermeilles

Que l'on achète et que l'on vend
De soir, après les heures chaudes,
Devant la mer et qui descend
Comme du sang le long des côtes,

Et brise alors parfois qui passe
Éventant le ciel endormi,
C'est en gloire de clartés lasses
Le jour qui se meurt resplendi.

Mais nuit lors, qui fait vie muette,
Là-bas, même autour des brisants,
Lune qui monte pleine et nette
Dans l'air de parfums odorant,

Heure au monde si loin qui passe
Que plus il n'importe du temps,
Et que c'est passés qui s'effacent
En l'oubli même du présent;

Ce sont des îles violettes,
Là-bas, au bout des mers d'été,
Ce sont des îles violettes
Qui rêvent là d'éternité.

III

LE VENT

C'est le vent, comme femme,
Dans l'air qui est changeant,
Et parfois haut qui brame
Ou monte en un plein-chant,

Et puis d'autrefois crie
Comme si ciel blessé,
Souffrait des mâts allés
Déchirer sa vie bleue,

C'est le vent comme une âme
De tout qui se délie,
A voix haute qui clame
Sa peine ou son oubli,

Et s'en va par le monde
De soleil ou de pluie,
Sur les mers bleues, ou rondes,
Les voiles se déplient.

Or du sud ou du nord
Soufflant brise et grand-largue,
Dans l'air vif lors qui mord
A l'arrière des barques,

Bien, qu'en prenant marins,
En leurs jours de navires,
Pour s'aller, barre aux mains,
Vers les ports qu'ils désirent,

C'est le vent qui conduit
Ainsi qu'un dieu ses chars,
Et de jour et de nuit,
Et parfois au hasard,

Les nefs ainsi qu'oiseaux
Qui ont aussi des ailes,
Mais gardent corps en l'eau
Et volent sous le ciel.

IV

DIMANCHE ANGLAIS

Il fait dimanche,
Il fait dimanche,
Sur le canal bleu de la Manche,
Et vent levé
Soufflant grand-faris,

Un brick anglais
Court au plus près,
Bas-bord amures, voiles blanches,
Dans le dimanche,
Dimanche anglais.

Or soleil clair
Et choses nettes,
Côtes qu'on voit montées dans l'air,
Et sur l'eau verte
Dire la terre,

Falaises, plus loin
Qui s'achèvent
Dans du gris-bleu, comme en les rêves
Faits après vin
Bu sur le tard,

Lors nuées blanches
Et qui s'affaissent,
On dirait d'anges pris d'ivresse,
A Dungeness
Autour du phare.

V

HEURE

Tu as su autrefois
L'heure des ports touchés,
Dans des jours clairs d'été
Aux îles de ta foi,

Où loin sur des rochers
Tu t'étais étendu,
Bras et poitrine nue
Et sur le dos couché,

Tandis que des palmiers
Disaient leur ombre verte,
Et femmes à paniers
Passaient la chair ouverte,

Sur la route plus loin
D'une ville de paille,
Où tournait un moulin
Sur un banc de corail.

Tu as su autrefois
Dans des jours tout dorés,
Où séchait le copra
Ses écales brisées,

Le parfum des moussons
Par la mer apporté,
Qui passait sur ton front
Doux ainsi qu'un baiser,

Et paix était en toi
Même dans tes pensées,
Comme sommeil qu'on a
Après le jour passé.

Or tu l'as sue la joie
De l'oubli qui chantait,
Et sans souhait en toi
Dans l'heure qui passait,

Et lors tu t'es mêlé
Au ciel ainsi qu'aux choses,
Et l'as connue, aimée,
Vie là, qui était rose.

VI

LES BAIGNEUSES

Cernées de bleu, cernées de rose
Comme Gauguin dans l'air les pose,

— Matelot, est-ce pour aimer
Si loin qu'il nous faudrait aller ? —

Immobiles comme les choses,
Et dites dans le soir qui vient,

Des femmes, sur une île causent,
Graves et nues, après le bain.

Brunes de chair, dans l'air doré,
Yeux sous le front, de nuit ombrés,

Mains, sur le sable, à plat posées,
Hanches saillies, buste dressée,

— Matelot, est-ce pour aimer
Si loin qu'il nous faudrait aller ? —

Des femmes causent, violettes,
Au dos leurs cheveux dénoués,

Dans le soir rose, chair ouverte,
Comme des fleurs qu'on voit pâmer

Silence du monde et des choses,
Odeur de fruits dans l'air montée,

Grâces en elles que rehausse
Leur chair dite en sa nudité,

Soir de récifs, de palmeraies,
Là-bas si loin aux mers d'été,

Corps qui se ploient, bras qui se lient,
Dans leur souplesse à nuit qui naît,

Matelot, est-ce pour la vie,
Là-bas, qu'il nous faudrait aimer ?

VII

HOKODATÉ

Dans le vent qui fleure
La renoncule acre,
Sur la mer des Nacres
C'est la lune en fleur,

Et, comme un oiseau,
Les ailes ouvertes,
Une jonque verte,
Glisse sur les flots.

Au port qui l'attend
Chantent des lumières,
Et dans la nuit claire
Des voix qu'on entend,

Disant le quai proche,
Là-bas dans les roches,
Tandis qu'un feu blanc
Luit sur les brisants ;

Et dans un sampang
Debout une femme,
En la nuit qui pâme
Est là qui attend,

Yeux au loin tendus,
Cheveux dénoués,
Dans le vent monté
Baisant ses bras nus.

Or d'un cri strident
Dans l'air qui fait brèche,
Comme il est des flèches
Quand arc se détend,

Ancre qui prend fond,
Port alors touché,
C'est tout qui se fond
Dans la nuit ambrée,

Et l'amour qui vient
Comme mer montée,
Et lune en son plein
Sur Hokodaté.

VIII

L'AUBE

Aube, qui êtes femme
Blanche, pour les marins,
Dont un peu folle est l'âme
D'avoir bu vin trop loin,

Là-bas aux mers perdues
Et d'îles qui se moirent,
Où c'est la chair et nue
Dite en bronze ou d'ivoire;

Aube, pour les marins,
Qui êtes femme blanche,
Quand au bleu des matins
S'en vont les femmes noires,

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Se baigner aux brisants
Où la mer est montée,
Sous de grands ciels brûlant
De toute éternité.

Jour alors qui s'avère
Sentant la palmeraie,
Tamaris qu'on voit verts
Sous le ciel clair dressés,

C'est dans sa candeur nue
Jeunesse de la vie
Qui chante à cœur perdu
Son amour resplendie,

Aux hommes comme aux choses
Sans vouloir bien ou mal,
Parce que l'heure est rose
Ou que la mer étale,

Et que c'est le désir
Qu'elle sait éternel,
Et que même à mourir
Alors parfois est miel.

Or douceur qu'il en est
Comme joie qu'on en prend,
Dans l'oubli des passés,
Lors en l'heure ou l'instant,

Où c'est sur le corail
Que vient le flot qui monte,
Avec sa voix qui raille
Les brisants qu'il affronte,

Aube, qui êtes femme
Blanche, pour les marins,
Dont un peu folle est l'âme,
C'est vous dans les matins,

Qui les faites mourir,
En eux, amours anciennes,
Là-bas, où de sourire,
Sont les neuves qui viennent.

IX

LES FILLES

Cœurs en la peine qui sont entrés
D'offrandes trop faites à l'amour,
Et pareils à des nefs ont sombré
Dans l'opprobre de nuit ou de jour,

Pauvres petites prostituées
Des dimanches au bord de la mer,
Douces en vos cheveux dénoués,
Qui faites vos sourires amers,

A ceux qui reviennent ou qui partent
A la mode de ceux des navires,
Et vous apportent leur cœur qui arde
Pour faire taire en eux leur désir,

Et dans les heures comme elles viennent
Savez boire pour plaire aux marins
Et rire quand souvent c'est la peine
En laquelle votre cœur se plaint.

Or dans le bien, le mal ou le pire,
Des nuits chaudes ou d'hiver glacées,
Quand au hâvre touché les navires
S'ancrent, avec leurs voiles carguées,

Filles alors, et pour mieux aimer,
Qui revêtez des maillots de moire,
Dans les tavernes au bout des quais,
Où tard on entre pour voir ou boire,

Orgues et désaccordées moulant
Des valses et des polkas vannées,
Tandis qu'en l'ombre, dehors le vent
Chante au fleuve, montant la marée ;

Musiques en toi si tu les veux,
Ou silence, si tu le préfères,
Ce sont elles entrées dans tes yeux
Dites en ton cœur mieux qu'en ta chair.

X

IN MEMORIAM

Et maintenant ici
C'est ton âme qui rêve,
A tous les paradis
Que tu n'as pas touchés,

Là-bas, dans des jours doux
Loin de toi qui s'achèvent,
Dans des automnes roux
Ou dans l'or des étés,

Et du monde où tu fus,
Au temps de tes navires,
Dont si peu tu as su
Au bout du chemin fait.

C'est ton âme pourtant
Qui se plait à sourire,
A des ports de printemps
Que tu as abordés,

Où tu sus dans l'amour
Comme l'ont ceux des voiles,
La joie d'un instant court
Dans une chair donnée,

En des nuits tout d'étoiles
Au bord de viviers verts,
Ou bien sous le couvert
Frais, de tentes de toile.

Puis c'est ton âme ailleurs
Aussi qui s'est complue,
A des Nords de blancheur
Froide et d'Islandes nues,

Où l'air était si pur
Qu'on eût dit comme haleine,
De Dieu montée dans l'air
A vent dans la figure;

Tandis que sur la mer
S'allaient des bancs de glaces,
Disant rochers amers
Faits de gel dans les passes,

Et que dans la nuit bleue
Au zénith la Grande-Ourse,
C'était comme en des cieux
Nefs au vent, dans leur course.

Or tu l'as bu ainsi
Dans la coupe tendue,
Le vin que t'a servi
L'aventure âpre et nue,

En des jours loin qui chantent
Encore dans ta vie,
Et dont les joies te hantent
Dans leurs clartés enfuies;

Et c'est la mer là-bas,
Et sous leurs voiles rondes,
Les nefs en autrefois
Qui t'ont conduit au monde,

Et sont restées en toi
En ton cœur matelot,
Alors qu'il avait foi
Et le suivait son lot.

FLEURS VERTES

I

THULÉS

Des fleurs en toi se sont ouvertes
Dans des mais qui chantaient printemps,
En des jours bleus et d'ombres vertes
Comme il en est en Orient,

Et des Damas lors de ta vie,
Elles en ont fait des Thulés,
Celles qui venaient accomplies
Dans l'or du rêve où tu songeais.

Blondes les unes comme blé,
Noires les autres comme nuit
Tu les as sues de clarté luies
En leur cœur ouvert pour aimer,

Et dans les déserts de ta vie,
Comme oasis, où l'eau qu'on boit
Et qu'après la route suivie,
A l'étape, se dit de joie,

Alors que las les méharis
Se couchent, au dos leurs attelles,
Et que c'est comme en paradis
La lune qui monte en le ciel.

Or monde alors qui s'est fait doux,
En les joies que l'on trouve en elles,
Ame qui avait pris des ailes
Pour s'en aller on ne sait où,

Cœur qui savait ce qu'il attend,
A ses sagesses infidèle,
Dans un émoi qui le détend
S'ouvrant comme font les airelles,

Dans des mais qui chantaient printemps,
En toi aussi se sont ouvertes
Des fleurs, dans des jours d'ombres vertes,
Comme il en est en Orient.

II

VÊTURES

Il y a l'amour bleu,
Il y a l'amour jaune,
Et l'un trop près de Dieu,
L'autre trop près du faune,

Et la chair qui est reine
Porte diverses robes,
Et dont le cœur s'enrobe
Lui, de diverses peines;

Il y a l'amour vert
Qu'en des printemps furtifs,
Chantent des instants clairs,
Dans les cœurs lourds qu'il briffe,

Sur le bord des rivières
Où verdissent les aunes,
Dans la grande lumière
Dont le ciel fait l'aumône;

Il y a l'amour mauve
Qui conduit à l'ennui,
Dans sa paix qui se love,
En l'ombre ou dans la nuit,

Et dont le désir lève
Ainsi qu'un soir d'automne
Gris dans l'air qui s'achève
Sur des horizons mornes;

Il y a l'amour rouge
Auquel les matelots,
Dans les ports, dans les bouges,
S'en vont chercher leur lot;

Il n'est que l'amour vrai
Qui porte robe blanche,
Et qui dit son dimanche
En foi communiée,

En des heures si douces
Qu'on dirait miel d'été,
En celle qu'on épouse
Lors pour l'éternité.

III

NUIT BLEUE

La nuit est bleue,
L'amie est blonde,
Il y a Dieu,
Et puis le monde,
Et le jardin
Où l'on s'en va,
Trouver demain
Et qui viendra.

Il y a cœur
En soi qu'on porte,
Croyant sans leurre,
La douleur morte;

La lune est ronde,
Arcturus luit,
Et l'amie blonde
Elle, sourit,

On ne sait point
A quoi, à qui,
Mais jointes mains
Ainsi qu'on prie,

Et yeux montés
Haut vers le ciel,
Cherche, on dirait,
Comme des ailes.

Silence en elle,
Silence en soi,
Et alors foi
Qui se fait fiel,

Doute qui naît,
Amour qui lie
D'éternité
Et pour la vie,

C'est lors dans l'âme
En soi qu'on porte,
Comme une femme
Qu'on saurait morte.

IV

LA REPENTIE

Je vous salue, ma Sœur,
Et qui avez aimé,
Je vous salue, ma Sœur,
Qui vous êtes donnée,

Et qui de cœur perdu,
Vous qui étiez sereine,
Désormais l'âme à nu,
La portez votre peine.

Je vous salue, ma Sœur,
Et qui avez pleuré,
Et puis tout de douceur
Avez su pardonner,

Ne gardant que pour vous
Le chagrin ou la plaie,
Dans un automne roux
Alors en vous entré,

Après les clairs printemps
Que vous aviez connus,
En des jours, dans le temps,
Qui ne reviendront plus.

Je vous salue, ma Sœur,
Aujourd'hui dans la peine,
Qui l'acceptez sans haine
Et presque sans rancœur,

Les occupant vos doigts
A de bleues broderies,
Pour vous complaire en foi
A parer des Maries,

Vous dont le cœur tendait
Comme tous ceux des femmes,
A l'amour et ses flammes
Au fond de leur souhait,

Et qui gardez silence
Descendu comme un voile,
Sur les mornes souffrances
Que voulut votre étoile.

Je vous salue, ma Sœur,
Ainsi que Madeleine,
Quand aux pieds du Sauveur
Elle disait sa peine,

Les cheveux dénoués
Et la poitrine nue,
Au cou, son grand collier
De perles appendu,

Je vous salue, ma Sœur,
Qui vous dites comme elle,
En beauté, en cette heure,
Et qui n'en voulez plus.

V

LA VRAIE

C'est toi la Vraie qui n'as menti,
C'est toi la vraie qui n'as souri,

Qu'à l'unique ou le seul qu'on aime,
Comme si c'était à toi-même;

C'est toi la sûre et la certaine,
Dont l'âme n'est ni lasse ou vaine,

Mais comme un clair soleil de foi
Qui veut se partager de joie,

Et pour que rien ne se délie
Du rêve bleu fait de la vie,

N'a choisi d'autre postulat
Qu'être à celui qu'on sait qu'on a,

Brebis qui le suit son berger
Sans envier parfois les autres,

Blanche d'âme, en ta chair donnée,
Comme la farine d'épautre,

C'est toi qui es, ou sais les puits,
Qui les apaisent dans la vie,

Les soifs ardentes nées en nous
Dans les jours clairs, dans les doux,

Ou c'est le meilleur de nous-mêmes,
Telles abeilles, qui essaime.

C'est toi qui ne t'es pas menti
Comme les autres à toi-même,

C'est toi la vraie qui as souri
Dans la paix du bonheur suprême

De se donner et le savoir
D'âme, de cœur comme de chair,

Et qui t'es vue en ton miroir,
Comme Eve, quand c'était la Terre

Le paradis, depuis perdu,
Où cœur et chair aimaient à nu.

VI

LA CHAIR

Il est celle qui rit,
Il est celle qui pleure,
Et celle qui sourit
Et même à la douleur;

Et celle qui se vend,
Et celle qui se donne,
Ou bien qui se reprend
Et parfois qui pardonne.

Il est celle qui s'aime
Elle-même et sans plus,
Il est celle qui sème
Amour à chair perdue,

Et dans celles qui passent
Ou dans celles qui viennent,
Il en est qui sont lasses
Comme d'autres sereines.

Or toi qui les as sues
Dans ton cœur ou ta chair,
Et qui les as connues
Dans des jours noirs ou clairs,

Lorsque vêtues ou nues
Elles passaient en toi,
Folles ou ingénues
Pour t'apporter l'émoi,

En cheveux blonds ou noirs
Yeux ouverts ou fermés,
De matin ou de soir
Dans l'ombre ou la clarté,

Tu as trouvé douceur,
Sinon dans la tendresse,
Au fond de leurs caresses
Cependant sans rancœur,

Car si la chair fait taire
L'âme que le sang goure,
D'émoi pauvre ou amer
Il est pourtant amour.

VII

SALOMÉ

C'est dans des soirs
Parfois marâtres,
Où, au théâtre
On va s'asseoir,

Et qu'on se penche
Pour mieux les voir
Roses ou blanches,
Blondes ou noires,

Dans la lumière
Et leurs fragrances
De fleurs de chair
Celles qui dansent,

Sur des musiques
Vites ou lentes,
A pas rythmiques,
Et souriantes,

Mimes, danseuses,
Et ballerines,
Douces, railleuses
Ou bien félines.

Mais lors ballet
Ou long ou court,
Gracieux, gai,
Et parfois lourd,

Choses soudain
Et qui s'évoquent
De temps lointains
Sans équivoques,

C'est là-bas loin
En Galilée,
En l'air serein
Au soir tombé,

Un palais d'or
Dans le couchant,
Où sonnent cors,
Où montent chants,

Et puis des lances,
Soldats et gardes,
Banquet et danse
Et que regarde

Sombre Antipas
Les yeux baissés.
Mais dansant là
C'est Salomé

Lêvres tendues,
Les bras dressés,
Et les seins nus
Et d'or ombrés,

Tandis que sur
Un plat d'argent,
Le long du mur
Blanc du redan,

Un soldat vient
Et les doigts raides,
Portant aux mains,
De Jean, la tête.

VIII

CELLES QUI PASSENT

Dans le jardin de tes désirs,
Elle a passé la Sulamite,

Isis, des grands soleils d'Egypte,
Et d'autres trop longues à dire;

Dans les jardins bleus de tes songes,
Il en vint autant qu'en ta vie,

D'heures, au rêve où l'on se plonge,
Comme aux flots de mers infinies.

Il en était, et dans les nuits
Vagues et chaudes de printemps,

Lorsque plus haut parle la vie
Dans la chair lors qui se détend,

Qui venaient cheveux dénoués,
Souriaient, puis loin s'en allant,

Laissaient l'ombre comme embaumée
D'un parfum de myrrhe et d'encens;

Puis d'autres, ou brunes ou noires,
Et des îles d'Océanie,

Dites en leur chair comme un soir,
Cambrées et les lèvres saillies,

Avec au cou, et de corail,
De grands colliers, et puis d'écaille,

Des peignes et des bracelets,
Qui, elles aussi, souriaient.

Or tu as su noires ou blondes,
Des Madeleines, des Jocondes,

Et des Carmens, et qui dansaient
Dans des bars en des nuits amères,

Et des soirs de cirque ou sautaient
Sur des chevaux des écuyères

Debout, à travers des cerceaux,
Bras dressés et cheveux au dos.

Puis une, un jour, elle, est venue,
Lointaine comme un horizon,

Tacite dont tu n'as connu
Que la foi claire, sans le nom,

Et qui t'a été la lumière
Entrée dans ton cœur et ta chair,

Et dans ton âme a mis sa paix,
En attendant l'éternité.

IX

SAHÈLE

C'est vous que j'ai aimée
Dans des jours bleus ou noirs,
C'est vous que j'ai aimée
De matin et de soir,

Trouvant joie à vous voir
Dite toute en beauté,
Et pour amour avoir
De votre cœur, et vrai,

Et l'apaiser ma chair
Dans ses désirs montés,
En la lumière luie
De vos yeux azurés.

C'est vous que j'ai connue
Aux heures de ma vie,
Comme de clarté luie
Après jours trop vécus,

Où s'avérait de nuit
Qui n'était étoilée,
Temps, qui m'avait vieilli
Et mon cœur, lui, lassé;

Et vous chantiez en moi
Dans toutes mes pensées,
Comme aussi dans l'émoi
De tous mes rêves faits.

J'avais en vous pris foi
Que paix sûre en dimanche,
Et vous étiez en moi
Comme une agnelle blanche

Qui paît, au pré d'amour,
L'herbe bleue des printemps,
Dans la douceur du jour
Ou le parfum du vent,

Et vous m'étiez de joie
Même les jours de pluie,
Lorsque l'âme assombrie
Trouve à vivre des croix,

Et c'était le bonheur
Qui vous avait suivie
Le jour où dans mon cœur
Vous entrâtes en moi.

Je vous ai sue ainsi
Des mois et des années,
Et comme paradis,
J'avais d'éternité,

Cru en vous l'amour vrai
Et vous m'avez trahi,
A bouche qui sourit
Un jour, et sans regret,

Et c'est vous à présent
Qui passez dans ma vie,
Ainsi qu'aux anciens temps
D'Antipas, Salomé,

Et c'est mon cœur, en moi,
Par vous qui a saigné,
Ainsi qu'en autrefois
De Jean, tête tranchée.

X

KHOUAN - YNNE

C'est celle en robe bleue qui passe,
Celle en robe rouge viendra,

Et comme l'une l'autre efface,
Vêtue d'or, l'ultime viendra,

Et Salomé ou Sulamite,
De grâce, sourire ou beauté,

Hérode-Antipas ou David,
Dira laquelle doit danser.

C'est celle aussi en robe blanche
Et blonde, et cheveux dénoués,

Qui s'en va chercher sous les branches
L'eau des sources pour s'y baigner,

Et qui s'y mire, au miroir vert
Et mouvant, en sa nudité,

Et qui lui dit sœur en sa chair
En son image reflètée,

Comme lune mire soleil
Dans les nuits claires des étés,

Ou la mer, elle aussi, le ciel
Dans l'infini des flots allés.

Or aux Chines qui te sont chères,
Il en est une blanche aussi

Comme de neige qui s'avère
Dans sa longue robe sans plis,

Et dont les yeux si allongés
Qu'on dirait d'amandes ouvertes,

Luisent, sous son front couronné
D'une tiare d'or couverte;

Et blanche des virginités
Des porcelaines de la Chine,

En Fou-Khien lors, comme un lait,
C'est de tendresse Khouan-Ynne,

Qui fait son sourire, en beauté,
D'émail, et pour l'éternité.

XI

EN SOI

As-tu assez aimé ?
Tu n'en es pas bien sûr,
Et si tu t'es donné
Etait-ce de foi pure;

Avais-tu résigné,
Accepté toutes choses,
Même ce que l'on hait
Sans en savoir la cause;

As-tu cru tout en foi
Et sans pouvoir douter,
Etait-il paix en toi
Comme d'éternité ?

As-tu assez aimé
Pour que chair se soit tue
En toi à matin né
Ou à nuit descendue,

Et que le désir mort,
Ce soit les yeux levés
Que tu aies vu le port
Qu'est le ciel de clarté,

Pour y monter ton âme
Comme une nef ailée,
Sous des soleils de flammes
Dans de l'air tout doré ?

Tu as couru le monde,
Tu as connu la vie,
Et sur la terre ronde
Ta voie, tu l'as suivie,

Et ton rêve fut vrai
Si tu en fais la somme,
Sauf en ce qui a trait
A ce qui est des hommes;

As-tu assez aimé ?
Tu ne l'as jamais su,
Car quand tu t'es donné,
Rien ne t'a répondu.

DANS L'OMBRE

I

PRIÈRE

« *Ave Maria*
Gratia plena »

Est-ce pour ta vie
Ici que tu pries,

Ou pour trouver foi
Et bien qu'on en a ?

« *Dominus tecum* »
Est-ce pour les hommes

Tes sœurs et tes frères
Dans des temps amers,

Qui ont su la peine
Comme à coupe pleine,

Et s'en sont allés
D'hiver ou d'été,

Pour trouver leur pain
Sur tous les chemins ?

« *Benedicta tu*
In mulieribus »

Est-ce ton cœur nu
Qui s'est souvenu

De celles jadis
Que tu as élues,

Dans des heures luies
Chantant paradis,

Et qui d'amours sûres
Si douces te furent

Qu'encore aujourd'hui
Ton cœur en languit ?

Or joins les mains, prie,
Et de foi élue,

« *Et benedictus*
Fructus ventris tui »

Les voici les fruits
De ton âme émue,

Car rêves ici
Tes doux enfants nus,

C'est eux aux jours luis
Que tu as aimés,

Et toute ta vie
Que tu as portés,

De soleil ou pluie,
Ainsi que Marie,

Aux temps révolus,
En ses bras, Jésus.

II

AGNUS DEI

C'est l'agneau qui veille couché
Sur le livre ou d'éternité

S'avère dans des millénaires
La parole écrite et divine,

Et porte, en le jour qui décline,
Sous un nimbe sorti d'or clair,

Croix sur ses épaules posée
En rappel du crucifié.

Or dans le soir où se dessine
Au ciel, déjà luisant Céphée,

Lune pleine, comme en gésine,
Mais pâle encor dans l'air montée,

C'est l'agneau blanc, l'agneau sans tache,
Dont les yeux bleus se sont fermés,

Et l'oubliant ainsi sa tâche
Le jour clos, s'est mis à rêver.

Mais monde alors comme en des langes
Dans l'ombre sur lui repliée,

Et chantant ainsi qu'à voix d'anges
La vie d'en-bas à nuit qui naît,

Paix de douceur, parfums montés
De la terre en fleur et des plantes,

Un troupeau est là-bas couché
De moutons, dormant en l'attente,

De l'aube rose qui viendra
Faire jour quand demain sera;

Et l'agneau blanc s'en est allé
Vers eux, se souvenant d'hier,

Or c'était dans des millénaires,
L'herbe aussi qu'il avait broutée,

Et dormir la nuit de sa chair,
Avec ses frères, dans un pré.

III

LA CHAIR

Mon Dieu, la chair nous goure
Mais ayez pitié d'elle,
Car nos cœurs qui sont lourds
Trouvent en elle paix,

Et du bien qu'on en a
Nos âmes prennent ailes,
Pour vivre en plus de foi
Et lors mieux vous aimer.

Mon Dieu, la chair est douce
Et la vie est cruelle,
Et si nos cœurs l'épousent
C'est par fatalité,

Car il nous faut aimer
Et l'amour est en elle,
Et ce n'est pas ailleurs
Qu'on le pourrait trouver,

Même en fermant nos cœurs
Ou en prenant des ailes,
Car nous vivons en elle
Dès le jour où l'on naît.

Mon Dieu, la chair qui goure
Dit le Verbe, est maudite,
Dans les nuits, dans les jours,
Et pour l'éternité,

Mon Dieu, ayez pitié,
Car le mal n'est en elle,
C'est celles qui la portent
Seules qui ont péché,

Car elles en ont fait
Robes, en quelque sorte,
Pour vêtir leurs amours
Et surtout en changer,

Et mon Dieu, la beauté
Que la chair chante en elle,
Est dans sa nudité
Pure comme le jour,

Et c'est pour l'homme ciel
Qui s'ouvre dès la vie,
Et de grâce éternelle
Pour lui donner l'amour.

IV

L'HEURE

Mon Dieu, voici que l'heure sonne,
Et puis qu'une autre après viendra,

Et c'est la nuit, il n'est personne,
Et l'on est seul avec sa croix;

Est-ce vous qu'il nous faut attendre
Ou celle qui nous est amie,

Mon Dieu, pourquoi faut-il descendre
Seul en soi ainsi qu'en un puits ?

Mon Dieu, au monde il n'est de portes
Ouvertes en nous que nos yeux,

Pour savoir le chagrin qu'apporte
Aux hommes, la vie sous les cieux,

En ce qu'on voit ou ce qu'on touche
Du cœur, des mains ou de la bouche;

Et nos âmes que vous savez
Car c'est vous qui les avez faites,

Ne connaissent que des défaites
Et depuis le jour où l'on naît.

Mon Dieu, pourquoi vos paradis
Si loin sont-ils, ou bien si haut,

Et pour toucher le bien promis
Pourquoi c'est-il la mort qu'il faut,

Car les rêves qui ont des ailes,
Eux, dès la vie nous donnent le ciel,

Et vers nos désirs nous emportent
Dans le vent doux de nos pensées,

Comme en nous si chair était morte,
Et nos cœurs aussi expirés.

V

ÉLÉVATION

Elève-le ton cœur
Comme on fait des hosties,
Toi qui subis sans leurre
Tant de croix dans ta vie,

Dis messes en toi-même
Toi qui sus les rancœurs
De jours que le temps sème
Sans qu'on trouve bonheur,

Et comme on fait du vin
Que l'on verse aux calices,
Fais-le, le sacrifice
De tous tes rêves vains,

Crucifie-toi aux bois
Des Golgothas du songe,
Où tu as su émois
Aujourd'hui qui te rongent,

Et si tu sens la plaie
Ne te plains, ni ne pleures,
Même, quand sang coulé,
Tu sauras la douleur.

Ouvre porte à ton âme
Pour qu'elle oublie la chair,
Car en nous elle est femme
Et c'est sa gaîne amère,

Et montre lui le fiel
Des jardins de la terre,
Pour qu'elle cherche ciel
En se voulant des ailes,

Ou bien s'aller si loin
Dans les éthers ultimes,
Chercher ainsi que pain
Sa vérité intime,

Ou d'elle il ne soit plus
Qu'ainsi qu'il est des choses
Perdues au monde nu
Dans l'ombre des soirs roses,

Lorsque tu le soleil
Avec la nuit qui vient,
C'est l'oubli qu'on atteint
Dans la mort du sommeil.



VI

VITRAIL

Un ange en ailes dit sa foi
A genoux dans une chapelle,

Dehors il neige en gel et froid,
Et la mer là-bas sous le ciel,

Telle un orgue, monte sa voix,
Dans les musiques rituelles,

Et sous les nefs, où on l'entend
Comme au clavier les voix célestes

Les cierges, aux flammes tremblant,
Disant vitraux que vent moleste.

Un ange prie à deux genoux,
Devant le Christ que l'on voit,

Saignant des pieds, des mains aux clous
Enfoncés dans sa croix de bois,

Au front sa couronne d'épines,
Au flanc sa plaie, la chair ouverte,

Et le jour déjà qui décline
Met sur son corps lumière verte,

Comme la mort fait au tombeau
A ceux qui y prennent repos.

Or l'ange pleure, aussi Marie,
Et Longin comme Madeleine,

Elle son grand collier qui luit
Sur sa poitrine brune et pleine,

Et sous la voûte où la nuit vient
C'est l'ombre qui dit sa froidure,

Le gel, ainsi que mer au loin
Perdue dans des houles obscures;

Et puis un flambeau s'est éteint,
Et puis un autre l'a suivi,

Et sous la nef il n'est plus rien
Que le vent qu'on entend qui crie.

VII

DÉSIR

Tu l'as voulue ta peine
Aux jours dont tu fus l'hôte,
En commettant tes fautes
Et ta coupe en est pleine,

Tu as voulu tes croix
Dans les soirs qui s'achèvent,
Aux Golgothas des rêves
Où tu cherchais l'émoi,

Et ton âme a saigné
Et ton cœur a souffert,
Dans ses heures amères
Où c'est rancœur qui naît.

Tu as voulu savoir
Ce qu'il faut ignorer,
Qui dort dans la nuit noire,
Qu'il ne faut réveiller,

Tu as voulu connaître
Le secret de la vie,
Et pourquoi il faut naître
Pour subir ou aimer,

Et sur la voie suivie,
Attendu sans toucher,
Le bien que l'on envie
Pour sa joie ou sa paix.

Des femmes t'ont souri
Ainsi qu'à tous les hommes,
Des cieux en toi ont lui
Dont tu n'as su la somme

Que lointaine et fugace,
Eux, approchés à peine,
Dans l'à-peu-près qui lasse
Ne donnant que foi vaine;

Tu n'as entrevu Dieu
Que sur des toiles peintes,
Et les anges des cieux
Que dans des gloires feintes,

Et si tu sus l'amour
Ce fut aux heures brèves,
D'une nuit ou d'un jour
Si tôt né qui s'achève.

Or toi jadis qui crus
Au miel doux de la vie,
Voici le temps venu
D'y renoncer ici,

Et qu'elles soient en toi
Toutes croix consenties,
Elle est venue l'amie
Que tu n'attendais pas,

Et qui t'a dit : je suis
Moi la sûre à jamais,
Et viens toi, et me suis,
Je suis la mort, et vraie.

VIII

LA NUIT

Et maintenant l'heure est venue,
Ferme-le ton livre, et tais-toi,

Car c'est ton âme à présent nue
Qui ne sait plus ce qu'elle croit,

Ce sont tes yeux qui ont tout vu
Au monde et sans y trouver foi

Et ta nuit obscure advenue
Et l'ombre alors entrée en toi.

Tes songes ont perdu leurs ailes
Et de leurs éthers descendus,

Pleurent les clartés de leurs ciels
Et de leur ambiance élue,

Et comme sorti de toi-même,
Ame de ta chair déliée,

C'est ce que tu hais ou tu aimes
Devenu lointain et voilé.

Or, c'est la nuit qui vient en toi
Et le temps qui veut la vieillesse

De ton cœur qui cherchait en foi
De trouver paix ou allégresse

Au monde en la vie que l'on a
Et comme elle est qu'on porte en soi;

Ferme ton livre, l'heure est là,
Car c'est la nuit ici qui tombe,

Les morts qui dorment dans leur tombe
Et les vivants qui rêvent las,

Et étoiles luies une à une,
Comme à drap noir, mettant clous d'or

Et même choses importunes
De la vie tues, comme en la mort.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.

TABLE

Préface page 5
En la vie » 9
Choses » 43
Navigations » 75
Fleurs vertes » 109
Dans l'ombre » 149

Achevé d'imprimer
le 5 AVRIL 1924
sur les presses de
J.-E. BUSCHMANN
à Anvers.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

DU MÊME AUTEUR :

Dominical	1	vol.
Salutations, dont d'Angéliques	1	»
En Symbole vers l'Apostolat	1	»
La Louange de la Vie	1	»
Six Chansons de Pauvre-Homme	1	»
Enluminures	1	»
L'Alphabet de Notre-Dame la Vierge	1	»
Les Sept Notre-Dame des plus beaux Métiers	1	»
Sous les Tentes de l'Exode.	1	»
Chansons Désabusées	1	»
La Chanson de la rue Saint-Paul.	1	»
Maya	1	»
Chansons d'Amures	1	»

Folklore :

Les Commentaires et l'Idéographie du jeu de Loto dans les Flandres	1	»


ALLES WAT
DE BOSCHMAN
PLANT
GEDIJE
VOOR
HET LAND


ALLES WAT
DE BOSCHMAN
PLANT
GEDIJE
VOOR
HET LAND

DESACIDIFIE
A SABLE - 2007

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01312289 2